

dès qu'elle se sentit libre, à sa vie folle et dissipée d'autrefois, respira à pleins poumons l'air embaumé des fêtes proscrites, et reprit place aux joyeux banquets que le jeûne et l'abstinence avaient si longtemps interrompus. Ce n'étaient de toutes parts que courses de chevaux, spectacles publics, tournois d'adresse, combats de coqs et d'ours, tous amusements mondains, qui étaient regardés comme autant de scandales par les puritains les moins rigides.

Stone-Byres et Loch-Tall, naturellement placés sous l'influence de lord Graham, ne pouvaient rester en arrière dans ce concours de réjouissances dont l'éclat établissait parmi les communes une sorte de rivalité ; et bien que ces fêtes fussent destinées à glorifier un principe auquel toute l'Angleterre était loin de se rallier, on put se convaincre, à la joie spontanée qui en accueillait le triomphe, qu'une majorité imposante lui était acquise. Il faut dire aussi que, toute question de politique à part, on était las de tant de privations, de contraintes et d'incertitudes. On était tombé dans de telles exagérations de vertu, et les définitions des docteurs avaient tellement embrouillé la question du bien et du mal, que les intelligences humilées se révoltaient, déçues à percer elles-mêmes les ténèbres de ces obscures théories. Il n'était donc pas étonnant qu'après une nuit aussi longue, le premier rayon de jour fut salué par des cris d'enthousiasme, et que les goûts frivoles, longtemps comprimés par l'austérité républicaine, prissent un essor qui lui-même pouvait paraître exagéré. La température toucha de plus près qu'on ne croit à l'orgie : toute réaction est un excès.

Lord Graham ne rencontra donc aucune opposition, lorsqu'il s'occupa d'organiser la fête de Stone-Byres. Les nouvelles autorités s'étaient installées sans coup férir, et l'on n'avait eu que la peine de rétablir le chiffre des Stuarts sur les enseignes où avaient successivement figuré ceux de Cromwell et de Richard, et les emblèmes méprisés de la courte domination du Rump. Au jour fixé, toute la jeunesse des environs accourut à Stone-Byres, et cet élan unanime n'excita aucun murmure improbable. Bien plus, la fête semblait avoir passé de la terre au ciel, et le soleil lui-même, si avare de sa présence au milieu des brumes d'Écosse, s'élança dès le matin, de l'abîme des monts, et versa sur le paysage ses plus radieuses clartés.

Depuis deux heures environ, quelques jeunes montagnards, réunis à des dragons de l'armée du duc d'Albemarle, avaient engagé une partie de course à laquelle une foule immense paraissait prendre un vif intérêt. La longueur du trajet à parcourir n'exécédait pas un quart de lieue, mais de nouvelles difficultés de terrain surgissaient à des points très-rapprochés. Le chemin dont on avait fait choix descendait d'abord en pente légère, puis devenait horizontal, puis montait rapidement, et enfin se transformait vers le milieu en une sorte d'isthme, dont l'abîme escarpé pouvait décourager le plus audacieux. Plus loin, la terre était molle et fléchissait sous le pied des chevaux qui épuaient ainsi le reste des forces dont ils allaient avoir besoin pour achever leur passage à travers les nudités du roc. Ici, d'ailleurs, bien que le but de la course ne fut plus qu'à deux cents pas, un dernier obstacle effrayait les concurrents. Le sol était coupé par une profonde fissure où roulait en gémissant une source d'eau bleuâtre qui allait augmenter plus loin le nombre des cascades naines de la Clyde. Il fallait franchir le précipice et en-

fin grimper, plutôt que monter, en dépit des fossés et des ravins, sur un rocher à pic, au sommet duquel flottait, en guise de panache, un élégant drapeau de satin, brodé pour cette solennité par la main délicate de Lucy Graham.

Les efforts des concurrents étaient jusqu'alors demeurés inutiles. Le plus grand nombre s'arrêtait au torrent. Quelques-uns l'avaient pourtant franchi, mais tous revenaient sans avoir fait le dernier pas. Lord Graham, mêlé aux groupes, et juge suprême du tournoi, avait résolu de proposer un autre jeu, car on eût pu craindre que le drapeau ne restât sur le rocher comme un témoignage de la maladresse des cavaliers écossais, et déjà il se concertait à ce sujet avec Lucy, lorsque le trot d'un cheval retentit tout à coup derrière lui. La foule s'ouvrit pour faire place à George. Annah le suivait à quelque distance, accompagnée du vieux John Care.

— Est-ce que vous vous sentez le courage de concourir ? dit Graham. Tous vos amis ont déjà renoncé.

— J'essaierai, répondit George. Je ne demande qu'un instant pour laisser Tom-Trick reprendre haleine.

Tom-Trick était un charmant animal qui avait été donné à George, ainsi que nous l'avons dit plus haut, par le chevalier William Moor. En le baptisant du nom de Tom-Trick, George avait voulu le naturaliser Écossais, mais on reconnaissait aisément en lui le type non équivoque de l'origine arabe. Son œil vif et légèrement crené, la courbe élégante de son col, ses oreilles fines et veloutées, sa croupe haute et arrondie attestaient une noblesse de race dont les parchemins pouvaient d'ailleurs fournir la preuve. Sa crinière, peu fournie comme celle de la plupart des chevaux nés sur la terre d'Égypte, était d'un noir étincelant et, sous la caresse d'un oblique rayon de soleil, sa robe bai-brun se nuancait d'admirables reflets dorés ; car il faut dire que par une singularité remarquable, il avait conservé, en vieillissant, tous les attributs de la jeunesse. Quand George fut prêt à partir, le frémissement qui parcourut le corps de Tom-Trick, le gonflement de ses narines, sa visible impatience qui égalait celle des plus jeunes chevaux, furent considérés comme autant de signes d'un bon augure pour le succès du nouveau concurrent. Lucy, qui n'oubliait jamais la dette de reconnaissance qu'elle avait contractée envers George, ne laissa point fuir l'occasion qui s'offrait de lui en donner un gracieux témoignage. Elle se pencha vers lui, et d'un ton qui pénétra, trop profondément peut-être, dans l'âme du jeune homme :

— Je n'ai formé de vœu, lui dit-elle, pour aucun de ceux qui ont concouru avant vous. Mon indifférence eût accueilli, sans plaisir comme sans regret, le nom du vainqueur... Mais pour vous, monsieur George, je ferai une prière mentale, et si l'étendard que j'ai brodé moi-même passe dans vos mains, je ne regretterai pas les quinze jours de travail qu'il m'a coûtés.

Cet encouragement était pour George un gage certain de victoire. Tom-Trick prit son élan avec la rapidité d'une flèche, et ramena un quart d'heure après son cavalier au milieu de mille joyeuses acclamations. George avait gagné le prix.

Tout à coup, un premier nuage violemment pourchassé par le vent d'ouest intercepta les rayons du soleil. Peu à peu leur nombre augmenta, et l'aspect riant de la fête se modifia par degrés aux reflets grisâtres du

ciel orageux. Quelques gouttes de pluie forcèrent le plus grand nombre à chercher un abri. Les jeunes gens entraînent George sous un vaste hangar où l'on avait transporté dès les premières menaces de l'orage, le festin que la commune offrait au vainqueur, et qui d'abord devait avoir lieu sous une tonnelle richement fleurie. George, du reste, eut bien désiré ne pas quitter lord Graham, mais eût été compromettre Lucy. Il s'exécuta, bien qu'à regret. Le repas tirait à sa fin, lorsqu'on vint l'avertir que quelqu'un le demandait à la porte. Il sortit. C'était Annah qui l'attendait.

— Pardon, lui dit-elle, pardon de vous interrompre, George, mais ce n'est pas pour moi...

George ne répondit rien. Il sentait si bien ses torts envers Annah, qu'il ne pouvait plus la voir ni l'entendre sans un serrement de cœur, sans un frisson de remords.

— En ce moment, reprit-elle, un grand malheur menace lord Graham et sa fille. Vous seul pouvez les sauver.

— Parle vite, s'écria George en lui prenant la main, parle vite !

Annah dégagea sans affectation sa main de celles de George. Puis elle continua :

— Il y a une heure environ, John Care, Burk et moi, nous étions réunis autour du foyer. Lorsqu'un serviteur de lord Graham entra, en nous disant que son maître l'envoyait demander à John Care s'il avait à sa disposition un chariot et un cheval pour le reconduire, avec sa fille, au château. John répondit qu'il avait bien un chariot, mais que son cheval était hors d'état de marcher ; que cependant il s'en procurerait un dans le village, et que le lord pouvait compter sur lui. "Vous avez bien fait de promettre, dit votre père à John, quand le messager se fut retiré, car Tom-Trick est à votre disposition : si cela vous convient même, je prendrai votre place et vous débarrasserai de cette corvée. Cela me distraira." John consentit et Burk alla chercher Tom-Trick. Je ne sais quel soupçon effrayable s'introduisit furtivement dans mon âme, mais il me sembla que je devais l'épier. Je montai dans les combles de la grange de John, je mis la tête dehors, et malgré l'obscurité qui devenait à chaque instant plus épaisse, je ne perdais point un mouvement de Burk. Son visage respirait la fureur et la vengeance ; sa bouche murmurait des mots de haine et de malédiction. Et puis, George, mes yeux ne m'ont pas trompée, j'en suis sûre, Burk est armé ! Maintenant, il attend lord Graham.

— Oh ! Annah ! tu as bien deviné ! C'est un crime qui se prépare. Comment le prévenir, ô mon Dieu !

— J'y ai songé, dit Annah. Venez avec moi ; je vous donnerai un plaïd grossier qui appartient à John Care ; vous le jetterez sur vos épaules. Je vous présenterai comme un voyageur ; vous prendrez place auprès de Burk... il ne vous reconnaîtra pas.

Ce plan fut aussitôt exécuté que conçu. Ils coururent chez John, et de là allèrent rejoindre Burk-Stanne.

— Laissez monter ce pauvre homme près de vous, lui dit Annah en amenant George ; John Care vous le recommande. Il demeure à deux pas de Loch-Tall.

Burk ne pouvait refuser. George monta sans attendre son consentement.

Il était tems d'arriver. Lord Graham et sa fille étaient déjà blottis au fond de la voiture, et se désespéraient de la lenteur du départ. La pluie tombait avec violence, et il tardait à Lucy d'apercevoir la grande porte